

Un poème sur Napoléon présente d'insurmontables difficultés ; c'est un personnage d'une réalité trop historique et trop saisissante pour devenir le héros d'une de ces épopées symboliques qu'affectionne M. Quinet ; il n'est pas davantage dans les conditions de l'épopée narrative telle que la concevait l'ancienne critique ; d'autre part, la France du dix-neuvième siècle n'est pas une terre où puissent germer ces romanceros, dont se forme l'épopée primitive, et il n'est pas possible non plus que l'empereur d'Austerlitz et de Waterloo devienne le centre d'un cycle de poèmes chevaleresques et légendaires comme Charlemagne ou le roi Arthus.

L'esprit de M. Quinet ne s'est arrêté précisément à aucune de ces formes en réalisant le poème de *Napoléon* ; nous sommes portés à croire, toutefois, qu'il a été préoccupé de la double idée de couronner le front du héros d'une auréole de chants populaires, et de peindre sous le nom de Napoléon le dernier type du conquérant, aveugle et terrible ouvrier dans le champ de la destinée sociale, qui fait l'œuvre de Dieu en croyant faire la sienne, et hâte à force de sang l'heure où le sang doit cesser de couler.

Peut-être Napoléon, en même temps qu'il est le type social du guerrier, est-il aussi le type plus élevé de la portion Titanique de l'âme humaine, cette guerrière qui dompte la création, et dans son audace se dresse parfois contre Dieu, pour tomber aussi foudroyée des portes du ciel sur un écueil. A ce point de vue, Napoléon ne serait-il pas le même Titan que Prométhée ?

Si ces pensées reposent au fond du poème, elles s'y font trop vaguement soupçonner ; et si *Napoléon* est en même temps un essai d'épopée, sous la forme de chants populaires le but n'est pas mieux atteint. Le talent du poète s'y montre comme partout souple, varié, fécond, mais il sentait l'impossible. Faire de la vie de Napoléon un mythe comme de la fable de *Prométhée*, et répandre des romanceros en France ; c'est pour un écrivain, comme l'escalade du ciel pour les Titans, la poésie ne